

Première partie :  
Aspects des savoirs "locaux"

## CHAPITRE 1: Langue paysanne et savoirs paysans

Recourir au verbe, aux productions mentales, à la langue en général pour en déduire le savoir - de l'Autre, n'est ni nouveau ni illégitime. Les recherches anthropologiques sur les savoirs dépendent largement de cette approche (Cf Antweiler 1993)<sup>52</sup>. Mais la conduite première devrait être qu'il s'agit d'un jargon spécifique, constitutive, de "généralisation" symbolique (Kuhn 1970:182). "Le savoir paysan s'exprime ou se communique-t-il à travers un "jargon" spécifique?"

On le sait, dans le cas du savoir historiographique dans l'ancien royaume du Danxomé et des savoirs en matière culturelle, la langue de communication est fortement codifiée et quelquefois enchassée dans diverses manifestations (Hazoumé 1938, Savary 1987, Elwert 1988). A propos des savoirs agricoles, il y a peu d'éléments empiriques qui permettraient de soutenir l'existence d'une langue spécifique, d'un jargon propre. La langue dans laquelle s'exprime le savoir paysan, nous le montrerons dans les lignes qui suivent, est une langue complexe, plurielle, hétérogène, chargée parfois d'analogies et de métaphores très contextuelles, voire ponctuelles et uniques, quelquefois porteuses de sens divers, chevauchant ou se superposant. Face à un tel type de langue, surtout dans le contexte des cultures de l'oralité, deux attitudes ou positions théoriques trouvent leur terrain fertile: la spéculation sur les étymologies et le populisme idéologique.

On retrouve la spéculation sur des prétendues étymologies dans de nombreux travaux socio-linguistiques sur l'Afrique. Une série de travaux ont vu le jour, souvent sous la plume d'Africains, recourant souvent de manière abusive à des mots et notions, manipulés à volonté pour en dégager la réalité sociale (cf par ex., Hazoumé 1937, 1938, Adoukonou 1979).

Au coeur de la recherche sur les savoirs paysans s'incruste d'un autre côté, une attitude populiste qui, en réaction à la thèse du "paysan ignorant", oppose non seulement celle du "paysan savant", mais aussi une fâcheuse tendance à voir et reconnaître du "savoir" partout, au recoin de chaque phrase sortie de la bouche du paysan. Aussi en arrive-t-on, par exemple, à faire un répertoire des variétés de divers produits, en opérant une alchimie savante à partir des interviews (fussent-elles biographiques, comme le suggère Louk Box 1988) avec les paysans. On se trouve même souvent fondé moralement à le faire, d'autant plus que, d'un côté on fait le constat de, l'immense connaissance que les paysans ont de leur milieu, et de l'autre, on est confronté aux prétentions démesurées de savoir et de pouvoir des services du "développement rural". Les paysans, dont on fait une sorte de "science de la victimisation", se trouvent du coup, parés de l'habit du "bon" face au vulgarisateur / développeur / bureaucrate / citadin, bref, face au "méchant". Cette attitude du chercheur (avocat auto-proclamé du paysan) peut conduire à dresser, avec méticulosité et minutie, à partir des interviews avec les paysans - restons avec les savoirs sur les variétés de céréale ou de tubercule -, une liste des variétés, souvent très longue par rapport à la liste réduite à trois ou quatre variétés que connaissent généralement les services de recherches agronomiques et de vulgarisation. Cette liste des variétés que connaîtraient les paysans n'est en général qu'une récapitulation insoutenable des

---

<sup>52</sup> Pour la sociologie de la science, la langue mérite une attention particulière comme l'a montré Quine (1985). Pour Quine, " *Wissenschaft ist ein sprachliches Gebilde*" / la figuration linguistique est constitutive de la science (traduction de L. S.). En établissant un lien entre la science et la langue qui l'exprime ou rend compte de ses résultats, Quine place le sociologue des sciences devant l'obligation méthodologique de veiller aussi bien aux problèmes de communication entre lui et le monde de la production scientifique qu'à la langue scientifique spécifique, disons au jargon, qui sert de véhicule à la diffusion des produits de la science (Cf. aussi Latour et Woolgar 1979 et Quine 1953: 20-64). Il s'agit dans tous les cas d'une langue particulière, la langue scientifique.

fruits d'un discours non compris, une auto-projection de sa propre méconnaissance de la langue qu'utilise le paysan pour exprimer son savoir.

Ce piège peut être cependant évité, à l'aide d'une confrontation systématique des noms des variétés évoqués par les paysans au cours des interviews, avec d'une part, les caractéristiques qu'ils en donnent, et d'autre part avec leur identification *in situ* et dans le contexte même de l'interview. La comparaison des caractéristiques énoncées, permet de constituer des "classes" de variétés. La discussion avec les paysans sur ces variétés puis leur identification, "classe" par "classe", favorisent une meilleure saisie de leurs différences. Le constat se fait aisément ensuite, que les paysans opèrent souvent, des différenciations extrêmement fines.

La compréhension de ces différenciations et de l'état des connaissances paysannes ne pourrait survenir, en grande partie, que de la saisie progressive du champ de problèmes que pose la langue qu'utilise le paysan. Illustrons ce champ de problèmes par ceux que posent les dénominations des variétés, telles que forgées par les paysans.

## 1- Les dénominations comme textes d'informations

On peut considérer les dénominations des céréales et des tubercules comme des textes véhiculant des informations diverses. Aussi bien chez les *Fonnu* que chez les *Lokpanyima*, cette spécificité est remarquable à travers les nombreuses informations que sont souvent susceptibles de porter les noms des diverses variétés culturelles, à partir des sociétés rurales qui les forgent et des choses désignées par leur entremise. Au cours de mes recherches empiriques, j'ai pu constater que ces noms varient cependant énormément d'une localité à une autre, voire à l'intérieur d'un même village. Il a été possible, à partir des dénominations recueillies sur les diverses variétés, de circonscrire quatre types d'informations que lesdites dénominations véhiculent<sup>53</sup>.

### 1.1 Les types d'information

#### 1.1.1 Les descriptions qualitatives

Les *Fonnu* ont deux appellations génétiques de différenciation pour le maïs:

\**tavε / tavekun* (de *tavε*: "tête rouge" et de *kun*: graine ou famille) ou encore *gbadevovv* (de *gbade*: "maïs" et de *vovv* "rouge") puis \**gbadewewe* (de *gbade*: "maïs" et de *wewe*: "blanc") Ces deux appellations génétiques font référence à la couleur. Ce qui est appelé "maïs rouge" ou "maïs à tête rouge" sont des graines jaunes. Sur les champs, avant la récolte, les paysans d'Ayogo par exemple, le distinguent par une soie moins touffue, mais de couleur plus foncée que dans le cas d'un *gbadewéwé*.

Ils reconnaissent par ailleurs l'occurrence fréquente dans la famille des *tavε / tavekun* d'une sorte particulière "qui a la couleur du *so*" et appelé *sogbadé* (de *gbade*: "maïs" et de *so*: "nom propre d'une divinité")<sup>54</sup>. A Tòdo et à Ayogo quelques paysans ont tenté de reproduire de

---

<sup>53</sup> A partir des exemples empiriques de dénominations et de classifications rapportés par Lévi-Strauss (1962), surtout à partir des travaux de chercheurs tiers, on obtient aussi une foule d'informations sur les sociétés concernées.

<sup>54</sup> Le *So* (connu plus fréquemment sous le vocable *Xebyoso / Xebyoso*) est un *Vodun* (divinité) immanent au tonnerre et à la foudre. Le rouge bordeaux est considéré comme la couleur du *so*.

manière expérimentale le *sogbadé* (L71, L33). Ils ont obtenu à la récolte du *tavε / tavεkun* ordinaire.

Ce résultat a fait dire à L33 que le *sogbadé* devrait être considéré comme un *gbεnujlejiε*<sup>55</sup> (de *gbε*: "vie" et de *nujleje*: "chose" et "montre" i.e. chose que montre la vie / la nature), d'une manifestation particulière de la nature". *Ce sogbade* reste cependant très recherché pour des besoins culturels.

Le "maïs blanc" est d'une couleur blanche ou blanchâtre. Les paysans estiment que dans cette famille se retrouvent souvent des épis qui portent aussi des graines *gbaghanukunsinnɔ* (aux couleurs semblables aux yeux de bouc)-, il s'agit de graines bleues, plus ou moins foncées, tirant parfois sur le violet.

A chaque couleur de maïs est lié un ensemble de caractéristiques qualitatives. Le *tavε / tavεkun* résiste mieux que le *gbadewewe* aux charançons, mais aux époques où il n'existait pas de moulins à maïs, les femmes préféraient le maïs "blanc", parce qu'il serait moins difficile à écraser et souvent plus farineux. Ainsi, est-il parfois appelé: *nyɔli* (de *nyɔ*: "bon"/ "bien" et de l'"écraser" i.e., facile à écraser). Même avec la présence des moulins à maïs, il est attribué à la farine de cette variété des qualités culinaires qui en font une préférence pour préparer la "pâte" (*wɔ*), repas habituel chez les *Fɔnnu*. Le maïs "blanc" est aussi bien apprécié pour divers autres petits repas, comme le *bokun* et le *kosibɔbɔ*, parce qu'il est plus tendre et rapide à la cuisson.

En cas de récolte tardive, le *tavε / tavεkun* présente l'avantage d'être plus difficile à ravager par les oiseaux. Les plants verts du "maïs blanc" sont plus tendres et contiennent un jus plus sucré que dans le cas du *tavε / tavεkun*. De là, explique-t-on, il est particulièrement aimé par les petits rongeurs et surtout les agoutis (aulacodes). Chez les *Lokpanyima*, le critère d'une première différenciation au niveau des tubercules n'est pas la couleur, mais le genre. On distingue des "ignames mâles" *xεabalo* (de *xε*: "igname" et de *abalo*: "jeune homme", i.e., igname géante - probablement par allusion à la forte musculature et à la force physique des jeunes hommes) et des "ignames femelles" (*alsala*). L'igname mâle a cette particularité de donner des tubercules particulièrement géants pouvant atteindre plus d'un mètre de longueur et un diamètre central moyen de quelques 50 à 80 centimètres. La moyenne des variétés femelles, *alsula*, se situe autour de 60 centimètres de longueur et 20 centimètres de diamètre central.

Suivant la distinction qu'opèrent les paysans à Waké, par rapport aux variétés femelles, le *xεabalo* est plus robuste, plus lente à la cuisson à cause de sa texture plus compacte et solide. Elle a une enveloppe plus sombre et moins lisse à cause des radicelles qu'elle porte. Son cycle végétatif est plus long. Pour cuire, elle a besoin de beaucoup plus d'eau que les variétés femelles.

---

<sup>55</sup> *Jleε*: substantif formé à partir du verbe *jle*. *Jle* signifie à la fois: mesurer et montrer. Le champ sémantique que couvre la notion de *nujleε* chez les *Fɔnnu* renvoie à un aveu de non-compréhension. Les tours de prestidigitation par exemple sont considérées comme *nujleε*. L'inintelligibilité d'un phénomène en fait une chose exceptionnellement fascinante. Le sens de cette notion renvoie aussi à la reconnaissance d'un pouvoir (*acε*), d'une force (*hlɔnhɔn*) occulte ou d'occultation.

### 1.1.2 La durée du cycle végétatif

Les dénominations qui indiquent la durée du cycle végétatif sont très fréquentes chez les *Fonnu*. La durée du cycle végétatif constitue à la fois une base de classification et de fines précisions de différenciation.

Les maïs *azangban* (de *azan*: "jours" et de *gban*: "trente", i.e "maïs à cycle végétatif tres court) et les *sun-atɔnmɛ-gbade* ( de *sun*: "lune", *atɔnmɛ*: 'trois, dans" et de *gbade*: maïs ; i.e., maïs à cycle végétatif de trois lunes soit 80 à 90 jours, se retrouvent aussi bien dans la famille des *Tavɛkun* que des *Gbadewewe*. Mais à l'intérieur d'une famille, des précisions sur le cycle végétatif peuvent survenir pour opérer une différenciation plus fine: par exemple : le *sun atɔnmɛ*, le *tavɛkun* à cycle végétatif de trois lunes (soit de 80 à 90 jours).

### 1.1.3 L'origine géographique et/ou ethnique

*Ajagbade*, *hɔlɪgbade*, *wémɛgbade*, *masigbade*, etc. sont des dénominations fréquentes. Elles sont composées d'un nom de région, de village ou d'ethnie et de *gbadé* (*maïs*): *aja* + *gbadé*, *hɔli* + *gbadé*, etc. *Ajagbade* désigne de nombreuses variétés dont l'origine se situe dans les régions Aja, comme *masigbadé* vient de la localité nommée Masi. Comme "Aja", "Wémé", désigne à la fois une région et un ensemble de groupes ethniques parlant des variantes du sous-groupe linguistique *Gbe* ou du "continuum *Gbe*" (Cf Capo 1984). Ainsi *ajagbade* et *wémɛgbade* sont des appellations qui donnent des informations sur l'origine géographique et ethnique. Mais *hɔlɪgbade* désigne uniquement l'origine ethnique. Toutefois, l'origine ethnique peut comporter des informations de type écologique.

### 1.1.4 Les informations agro-climatiques et écologiques

A Tɔdo, les expérimentations paysannes ont montré que les *hɔlɪgbade* ne peuvent donner un bon rendement que sur des "terres de forêt" (Cf infra, différents types de terres, p. 7b et suiv.). Les essais sur des "terres de chiendents" ont donné de mauvaises récoltes (L26). Il semble par conséquent que l'expression *hɔli* ne véhicule pas uniquement, ici, l'information sur l'origine ethnique de la variété, mais aussi une information agro-pédologique et plus largement agro-écologique. Certaines des variétés de maïs appelées *hɔlɪgbadé* à Tɔdo sont d'ailleurs inconnues des *Hɔli* du village d'Agadjaligbo, situé dans la commune de Zuku, à environ cinq kilomètres de Tɔdo, Ces variétés sont cependant connues et cultivées par les *Hɔli* vivant dans les hameaux de Komɛ, en profondeur dans la dépression de la Lama, soit à une vingtaine de kilomètres de Tɔdo. Il s'agit d'une terre argileuse particulièrement fertile. Certains autres noms de variétés donnent des informations agro-écologiques sans ambiguïté. Ce sont par exemple les cas de:

- *tɔga* (de *tɔ*. cours d'eau; et de *ga*: long), cultivé en contre-saison sur les terres libérées par les décrues, surtout dans les régions *wemɛ*

- *ayixwɛjigbade* (de *ayixweji*: "sur terre tassée" et de *gbade*: maïs; i.e., maïs cultivé sur terre de barre) venant des régions du plateau d'Agbomé, qui présente des terres ferralitiques.

- *wekojigbadé* (blanc/argile/sur/maïs: i.e., maïs cultivé sur sol blanchâtre et argileux) que l'on retrouve un peu partout autour et sur le plateau d'Agbomé. Le *weko* n'a pas seulement un sol blanchâtre et argileux comme caractéristique. Il est surtout caractérisé par l'abondance d'une herbe de la famille des *poaceae*, plus précisément, *le rottboellia cochenchinesis*.

### 1.1.5 Les informations culinaires

Il s'agit ici d'un ensemble d'informations que véhiculent certaines dénominations se référant au "comportement" exceptionnel de la variété concernée, sur le plan culinaire. Ce type de dénomination est très fréquent chez les *Lokpanyima*. Une variété d'igname nommée *kotowokolo* (i. e. "manger et jeter le reste") est créditée d'une qualité exceptionnelle: pilée, elle se gonflerait au point que parait-il, on n'arrive jamais à manger tout le repas. La variété *kpanyana* (i. e., "qui prend le bol") est collante.

Pour la manger sous forme pilée, on doit veiller à tenir solidement le récipient dans lequel le repas est servi: autrement, en essayant de couper un morceau, on pourrait soulever tout le bol ou l'assiette. La variété *telonto* (i.e., "igname élastique") quant à elle, est très élastique: on n'a pas besoin de la piler longtemps.

Les dénominations sont complexes, par le fait que l'emploi des notions, noms et divers mots les constituant n'est ni univoque dans leur sens, ni unifonctionnel. Cette complexité s'accroît lorsque l'on analyse le processus de formation et de transformation des noms des variétés.

## 2. Le processus de dénomination

La dénomination peut combiner plusieurs types d'informations<sup>56</sup>. Le besoin de combinaison de plusieurs types d'informations se crée, semble-t-il, par la nécessité de précision. Par exemple, là où existait déjà une variété de maïs provenant de la région Aja, *ajagbade* (de: aja et de: *gbade* /maïs), une autre variété de la même origine s'appellerait *ajagbadevɔvɔ* (maïs jaune d'Aja). Cette dénomination pourrait provoquer du coup un changement dans la dénomination de l'ancienne variété. A Tɔgudo comme à Tɔgudo, le *ajagbade* est devenu *ajagbadewewe* (maïs blanc d'Aja) gagnant ainsi en précision et en différenciation par rapport au *ajagbadevɔvɔ* (maïs jaune d'Aja).

La différenciation peut aussi s'opérer à travers des additifs du genre *xoxo* (ancien) ou *yɔyɔ* (nouveau). Ainsi, obtient-on à Ayogo un *tɔgaxoxo* (ancienne variété de maïs cultivée en contre-saison) différencié d'un *togayɔyɔ* ( nouvelle variété de *toga* " ).

Les dénominations portant une information unique sont souvent liées à une caractéristique unique ou extraordinaire. Elles peuvent aussi se faire par métaphore ou analogie exceptionnelles (Cf infra, dans ce chapitre, point 3. 3.). On notera par exemple, que le *gogodokɔmɛ* (de *gogo* / fesse; et de: *dokɔmɛ* / est par terre, i.e., "fesse trônant par terre") est une variété dont la tige ne dépasse pas un mètre de hauteur, alors que la moyenne habituelle se situe au-delà de 1,50 mètre. Les épis sont portés à environ un demi-mètre du sol et sont si lourds qu'ils traînent quelquefois par terre.

A partir des dénominations des variétés dans un village donné, on pourrait établir l'ordre d'apparition et une datation approximative de l'apparition de ces variétés dans un village. On pourrait aussi situer de quelle région ou au contact de quelle ethnie/région une variété a été adoptée. Mais ces informations devraient être croisées avec d'autres données, par exemple la vérification en amont, pour présenter une certaine fiabilité, d'autant plus que les paysans ont

---

<sup>56</sup> Je ne mets pas ici l'accent sur le comportement des mots - comme les linguistes le feraient, en abordant les processus de formation et de transformation des mots - mais plutôt sur celui des hommes qui les inventent et les utilisent.

un mode de dénomination pouvant facilement tromper - comme cela a été à maintes reprises le cas avec moi.

La dénomination est souvent d'une flexibilité et d'une variabilité extrême: elle peut changer, elle peut être multiple. Elle résume parfois une anecdote célèbre: à Tɔgudo, une variété de manioc est désignée par *miklɔmide* (i.e., "vous vous trompez"). Il s'agit d'une variété qui serait venue des champs expérimentaux de la recherche agronomique au Nigeria et qui décevra toutes les attentes positives qui avaient prévalu à son apparition dans le village. Les noms sont aussi parfois issus d'analogies pittoresques (Cf infra, point 3. 3.). Ces caractéristiques des dénominations présentent quelques difficultés majeures.

### 3. Les difficultés d'identification des variétés, à partir des dénominations

Pour "l'étranger" l'une des difficultés se situe au niveau de l'identification des variétés à partir des dénominations. Si les noms donnent une multitude d'informations sur les diverses variétés de tubercules et de céréales, l'exploration du champ sémantique d'un nom de variété ne suffit pas cependant, pour identifier celles-ci de manière satisfaisante. Il s'est présenté, par exemple quelques obstacles à une identification sans équivoque.

#### 3.1 La multiplicité des dénominations

Dans un même village, une variété de tubercule ou de céréale peut avoir plusieurs noms. A Tɔgudo par exemple, les noms: gbadégli (maïs/court: i.e., maïs à tige courte), *xɔgbonugbadé* (*Xɔgbonu/maïs*: i.e., maïs de la région de - *Xɔgbonu* ou Porto-Novu), *hwɛnmɛ/maïs*: i.e., - du village – de Hɛnmɛ) et *gogodokɔmɛ* ("fesse traînant par terre") désigne la même variété de maïs.

Cet exemple ne montre pas seulement combien une dénomination peut sembler vague et qu'une seule variété peut avoir des noms multiples. Il montre aussi qu'une bonne connaissance de la langue locale et de la géographie de la région aiderait beaucoup pour sortir de cette difficulté.

*Gbadégli* et *gogodokɔmɛ* renvoient à l'idée qu'il y a une partie de la plante qui est particulièrement courte. Dans l'expression gbadégli, l'idée est explicite. Elle l'est moins dans l'expression *gogodokɔmɛ* ("fesse traînant par terre". Car on pourrait bien se demander dans quelles circonstances on parlerait de "fesse traînant par terre" chez les *Fɔnnu*. Lorsque, m' a-t-il été expliqué, la personne (souvent de sexe féminin), l'animal (le canard, par ex.) ou la chose est de taille courte, des fesses trop lourdes / charnues / grasses.

D'un autre côté, Hɛnmɛ est un quartier de Porto-Novu (*Xɔgbonu*). On trouve un autre Hɛnmɛ, comme hameau du village de Xɛvié (Calavi). Dans ce hameau comme dans deux autres hameaux voisins (Canwugbè et Adonwuko) cette variété de maïs est appelée *xɔgbonagbadé*, donc maïs de *Xɔgbonu* (Porto-Novu).

D'un village à un autre les dénominations sont encore plus variées. Cette variation et cette variété, bien que déroutantes à bien des égards, a cependant sur le plan de la recherche, l'avantage de constituer une possibilité de piste méthodologique pour étudier l'histoire de l'apparition d'une variété dans un milieu, voire diverses informations sur le milieu.

### 3.2 La dénomination à partir d'idéophones imprécis<sup>57</sup>

Lorsque l'on a contact avec des noms de maïs comme *cawunkpo* ou de manioc comme *hɔnbɛɛ* dans le sud du Bénin, on ne peut être sûr des variétés qu'ils désignent. Ces noms sont des idéophones portant des informations très imprécises et offrent peu d'opportunités pour l'identification aisée des variétés qui les portent.

Si à Xevié ou à Tɔdo, *cawunkpo* ne désigne que deux variétés, le village de Koli-Véjigɔn emploie ce même nom pour trois variétés. Le nom est un idéophone pour signifier le caractère rugueux et dur de la graine. Il a été à l'origine attribuée à une variété de maïs américain introduite au Bénin par le Programme Alimentaire Mondial (PAM). Ce maïs américain aurait des graines plus grosses et une texture plus solide que les maïs locaux. La farine qu'on obtient du maïs américain est rarement fine. Les poussins qui l'ont consommé, selon les observations des paysans de Koli-Véjigɔn, seraient morts d'indigestion.

Mais ce nom a été attribué aussi par la suite à d'autres variétés présentant l'une ou l'autre des caractéristiques du maïs américain. Les deux autres variétés auxquelles ce nom a été attribué sont des *tavɛkun* (donc jaunes comme le maïs américain) cultivés sur "terre de forêt" chez les *Aja* et les *Hɔli*. On retrouve celle d'origine aja à Xevié.

A Tɔdo, on présente une autre variété *cawunkpo* mais qui serait d'origine hɔli. La probabilité me semble très forte que les deux variétés locales nommées *cawunkpo* soient en fait, une même et unique variété. Fait appuyant cette probabilité, il est remarquable que les *Aja* et les *Hɔli* dont il était question, sont des populations plus ou moins situées à divers points de la dépression de la Lama. Une diffusion de cette variété suivant une "route de la dépression de la Lama" n'est donc pas à exclure. Cette explication n'épuise cependant pas la difficulté de l'identification à partir de l'idéophone *cawunkpo*.

Dans le village de Koli-Véjigɔn, les trois variétés, l'américaine, celle des *Hɔli* et celle des *Aja* étaient bien connues et clairement différenciées. La différence entre les deux variétés locales se situeraient selon les paysans de Koli-Véjigɔn, au niveau de leur goût lorsqu'ils sont frais, puis au niveau de leur cycle végétatif. Le *cawunkpo* d'Aja serait plus sucré que celui des *Hɔli*. Les cycles végétatifs respectifs des *cawunkpo* sont de "trois lunes" (soit 80 à 90 jours pour la variété *aja*) et de "quatre lune et demie" (soit 126 à 130 jours pour la variété *hɔli*).

Le même type de difficulté se rencontre avec l'expression *hɔnbɛɛ* qui désigne une variété de manioc dont le plant porte beaucoup de tubercules (au moins cinq) surdimensionnés et disproportionnés par rapport à la moyenne. Pour les cas de *hɔnbɛɛ* que j'ai rencontrés, le rapport entre la longueur totale et le diamètre central se situe autour de 1,30m. Ce fait lui vaut le nom de *hɔnbɛɛ* (de: *hɔn* / de racine, et de: *bɛɛ* / obèse, manioc dont la récolte - les tubercules - est volumineuse). Il y a plusieurs variétés de manioc plus ou moins semblables qui portent le même nom. L'imprécision de certains idéophones servant à nommer quelques variétés limite donc aussi toute tentative de les identifier, avec une quelconque certitude, à partir de ce type de nom. Probablement une étude ethnolinguistique comparative approfondie permettrait de lever cette difficulté, en révélant de façon détaillée, les modes d'apparition et d'usage de tels idéophones. Peut-être les légères différences tonales pourraient aussi fournir des informations utiles.

---

<sup>57</sup> La catégorie d'idéophone est utilisée ici dans un sens plutôt très large, incluant toutes les verbalisations portant un sens mais dont la nature reste difficile à fixer, du moins pour le nonlinguiste que je suis.

Cet optimisme ne devrait cependant pas occulter le caractère aléatoire de toute dénomination fondée exclusivement sur des caractères apparents, comme cela semble souvent le cas. Qu'il s'agisse des idéophones ou autres formes de dénomination, je ne pense, pas qu'elles offriraient jamais une certitude suffisante, tant que la base de l'attribution du nom serait la perception sensible. Les paysans ont eux-mêmes souvent d'énormes difficultés à distinguer entre plusieurs variétés présentant des apparences similaires, mais qui ne sont pas du milieu. Ils réduisent la complexité et surmonte de telles difficultés à travers les noms fortement différenciés qu'ils attribuent aux diverses variétés.

### 3.3 Les dénominations issues d'analogies diverses

A Xevié, une variété de manioc est nommée *alaji* (*El Hadj*) parce que, même à la cuisson, et contrairement aux autres variétés, elle resterait aussi blanche que le chapeau des pèlerins musulmans revenant de la Mecque. La variété de manioc dénommée *limu* (beurre de karité) ressemblerait au produit dont elle porte le nom par le fait que, sous l'effet de la vapeur, elle cuit vite et devient très molle.

Le nom *xɛabalo* chez les *Lokpanyima* colle par analogie, à cette famille de variétés d'igname (considérées comme mâles), particulièrement géantes, une qualité qui est attendue d'un jeune homme: une forte musculature. Le *papaku* est la dénomination d'une variété, dont les feuilles ressemblent à celles d'un arbuste auquel le nom été emprunté. En langue *lokpa*, on désigne le cauris par *pooxolaxo*. Une variété d'igname dont l'enveloppe est très lisse et agréable au toucher, est désignée par *pooxolaxo*, donc du même nom que le cauris. Le *tun ɔxilɛ* ou *tun ɔxɛ*- ("patte d'éléphant") désigne une variété à nombreux tubercules mais fusionnés en une sorte de grappe compacte, laissant pointer quelques excroissances.

Ces noms issus d'analogies diverses sont l'expression d'une créativité qui ne se laisse pas enfermer dans une logique de modélisation ou de généralisation. Il porte une information sur une caractéristique prégnante de la variété. La naissance des analogies s'enracinent dans un contexte, un milieu et une période qui laissent leurs empreintes culturelles propres. La non-connaissance de cette "culture" peut constituer un obstacle à l'identification des variétés.

### 3.4 Dénominations polyfonctionnelles, dénominations plurielles, dénominations uniques pour plusieurs variétés

Certaines dénominations remplissent plusieurs fonctions. Au-delà des informations techniques dont elles sont parfois une expression résumée, elles véhiculent parfois des indices d'informations sur des faits historiques ou sur des innovations culturelles de type historique. C'est le cas des variétés de haricot comme le *ahwangbɛzan* (*de: ahwan/guerre, gbɛ/cueillir, et de: zan /nuit - i.e., cueillable de nuit par des guerriers*) et le *kpojigɛɛ* (*de: kpo / bâton; de: ji /sur, et de: gɛgɛ/ vacillant*).

De façon concordante, L37 de Tɔgudo, L21 de Xevié, L16 de Koli-Ganja et L30 d'Ayɔgo ont expliqué que le nom de *ahwangbɛzan* dérivait du fait que les soldats des rois du Danxomɛ, razziaient presque tout sur leur passage, y compris, les produits agricoles en herbes. Ces razzias s'opéreraient souvent de nuit ou au petit matin. La variété de haricot nommée *ahwangbɛzan* était souvent facile à "récolter" par ces guerriers, parce qu'elle porte ses gousses hors de son feuillage, donc de manière aisée à repérer. L'expérience (réelle ou supposée) des victimes de ces razzias a probablement joué un rôle important dans la dénomination de cette variété.

D'autres variétés ayant ces mêmes caractéristiques que le *ahwangbɛzan*, sont entre-temps apparus, sans recevoir le même nom. C'est le cas, par exemple, du *kpojigɛɛ*. L'événement historico-culturel mis en exergue par cette dénomination, est l'extension à toute la région

allant d'Allada à Bohicon, au cours des années 70 de la danse des masques sur échasses. La danse sur échasses existait déjà, sous une forme religieuse, le long de la côte et en région Wéme<sup>58</sup>. Elle était moins bien répandue dans la région autour de la Lama, jusque dans les années 70. Sous une forme profane, elle s'y répandit très rapidement. Elle laissera son nom à une variété de haricot dont la tige est plus haute que celle des autres variétés de haricot, et dont les gousses sont très en exergue, à l'instar de celles de *ahwangbezan*. La plupart des variétés de haricot ayant les mêmes caractéristiques portent le même nom. Je ne peux exactement distinguer le nombre de variétés portant, par exemple la dénomination de *kpojigege*. D'un autre côté, l'exemple de *cawunkpo* (Cf supra, dans ce chapitre, point 3.2.) montre que la même appellation peut désigner plusieurs variétés.

#### 4. Quelques remarques

L'intérêt à recourir aux noms des différentes variétés se trouve dans le fait qu'ils sont porteurs de diverses informations. Le recours à ces noms permet de constater une des facettes des savoirs paysans: l'énorme complexité. Sur un plan méthodologique, l'étude des noms et des processus de dénomination peut se révéler fort fructueuse. Toutefois, les diverses difficultés évoquées montrent aussi les limites des spéculations étymologistes<sup>59</sup>, qui sont souvent des artifices, où selon l'expression de Wittgenstein 1967), "*die Sprache feiert*" (la langue fête), attirant l'attention sur les processus d'abstract ou qui mettent la langue en congé de sens (Cf Akoha 1982).

Ce risque est d'autant plus fort avec les langues à ton comme le *fɔngbé*, que la manipulation des mots, de prétendues étymologies, se transforme à petits coups, en cole méthodologique au Bénin. Adoukonou, la figure de proue de ce courant, en a donné une illustration qui sert de modèle à nombre d'autres anthropologues et sociologues du Bénin (Cf Adoukonou 1979). Pour fonder par exemple son "anthropologie *fɔn*" (qu'il revendique du reste avec des accents fortement militants), Adoukonou ne livre pas seulement un excellent corpus de textes, il en arrive aussi et surtout à des extravagances. Pour lui, par exemple, le mot *lindon* "...comme son étymologie le suggère, (...) , signifierait " le pouvoir de penser (lin) ce qui est loin là-bas (don) (op. cit: 279-280, l'usage de caractères gras, mis en italique, sont de L. S.). Il prend ainsi un mot, le décompose à sa guise, manipule la tonalité des accents, pour en tirer une conclusion spéculative. De toute probabilité, il peut s'agir d'un morphème à deux syllabes. Que ce mot soit l'expression des facultés "d'intelligence" (il traduit ainsi "*nunywɛn*" - ou "nunyoen" selon son orthographe) - et de volonté (jro), relève certainement de sa propre trouvaille, qu'il évite d'ailleurs de fonder. On se tromperait à penser que Adoukonou n'excelle que dans la dé-couverte des sens profonds et des "signifiés". Lorsque c'est utile, il peut

<sup>58</sup> Les possédés de la divinité agbé (représentant la mer) dansent quelquefois sur des échasses. *Le kpojigege* constitue une innovation sur le plan des manifestations culturelles dans la région autour de la Lama, il s'agit d'une danse profane sur échasses. Elle diffère, de par le rythme, de la danse de la divinité **agbé**. Mais aussi et surtout par l'habillement: à la place du raphia, on utilise les tissus imprimés. On ajoute un masque en plastique, importé et abondamment utilisé à la côte, vers la fête de Noël, par les enfants et adolescents pour danser le *kaléta..* probablement d'origine brésilienne ou portugaise.

<sup>59</sup> Je considère comme étymologisme, la tendance méthodologique, souvent abusive, que l'on retrouve souvent dans les travaux sociologiques ou anthropologiques de chercheurs, qui, partant des mots ou notions, remontent à ce qu'ils considèrent comme l'étymologie de ceux-ci pour en déterminer par la suite la réalité sociale qu'ils exprimeraient ou des structures dont ils seraient les reflets. Au Bénin, les chercheurs travaillant dans le cadre du groupe *Mɛwihwendo* dirigé par B. Adoukonou, font souvent recours à une telle méthode. (Cf. Aussi L'âme des peuples à évangéliser, Semaine de Missiologie de Louvain, 1928.

prendre une expression à la lettre. Ce fut le cas avec l'expression *du gbɛ* (litt. : manger / vie). A l'aide de cette expression courante en *fɔngbé* pour signifier "être heureux", ou plus prosaïquement "bien vivre", il prouva et conclut que chez les *Adja-Fɔn*, "la saisie originelle du réel est centrée sur les valeurs de la vie, qui elle-même se "mange". (...), mais cette passion pour la vie est très consciente des dangers qui guettent, et c'est pourquoi, (...) la joie de vivre des *Adja-Fon* s'accompagnent d'un sens tragique, voire à la limite d'une expression qui n'offre aucune issue" (op. cit. 267-268).

Le risque de mystification est, en effet, très élevé avec la tendance étymologiste qui opera sur des langues à ton et avec des textes essentiellement oraux. Si les démonstrations d'un Adoukonou sont éblouissantes en tant que produit de l'esprit, elles me semblent d'un autre côté, transformer la langue en un instrument n'exprimant rien d'autre que sa propre existence et à la limite, les exceptionnelles qualités d'alchimiste de son utilisateur. La langue dans une telle perspective, semble exprimer (il ne s'agit donc qu'une apparence!) un sens et forger des rapports concrets qui sont autant de mirages: on peut peut-être admirer le degré fort élaboré d'une spéculation si séduisante, comme on peut s'émerveiller devant le ruissellement des traits constitutifs des mirages. La langue ainsi manipulée, fait immanquablement un faux bond, se met en congé de sens par rapport à toute base empirique. Les étymologies des mots, peu importe qu'elles soient exhaustivement recherchées, ne peuvent constituer principalement des clefs pour une recherche sur les savoirs paysans<sup>60</sup>.

Les mots, les notions, les phrases, la langue des paysans, bref les verbalisations du savoir dans les milieux *fɔn et lokpa*, comme les éléments empiriques présentés ci-dessus le montrent bien, présentent une telle variation, une telle diversité, parfois, elles sont si contextualisées, si anecdotiques ou polyfonctionnelles (de par la superposition de différents sens et informations) que l'on a besoin d'une prudence méthodologique pour les exploiter comme sources d'informations sur les savoirs paysans.

De la verbalisation et des savoirs verbalisés, il existe un ensemble de non verbalisées, ni verbalisables (Antweiler 1993). Elwert (1988) précise comment un exercice comme celui de la mémorisation du savoir par la sériation abstraite (que l'on retrouve aussi dans les "cultures orales") dépend largement de l'organisation sociale de la mémorisation en general et particulièrement associative (Cf aussi Savary 1987 et Sabelli 1987). La mémoire du savoir dans son organisation sociale, n'est pas seulement orale, elle est aussi enchâssée dans divers signes, gestes, faits, existant bel et bien pour le paysan, mais non formulé en mots.

Ce phénomène n'est ni particulier à l'Afrique, ni propre au paysan, comme le montreront les recherches empiriques sur les savoirs en psychologie du travail, et de l'organisation (*Arbeits- und Organisationspsychologie*) d'expression allemande Selon Hacker et Jilge (1993) qui ont travaillé sur les savoirs des ouvriers de l'industrie chimique, les savoirs ne sont pas seulement des représentations du souvenir (*Gedächtnisrepräsentationen*) des faits (savoir que...), des mécanismes (savoir comment...) ou encore des règles et des plans de l'action ("métasavoir"/*Metawissen*). D'après leurs recherches empiriques, les savoirs ne sont que partiellement présents à l'esprit et verbalisables (... *teil bewusst und aussagbar*), partiellement présents à l'esprit que dans des circonstances particulières (... *teil nur unter besonderen Bedingungen bewusst*) puis partiellement non présents à l'esprit et par conséquent non verbalisables ou communicables seulement d'une autre manière que le verbe (par exemple, par des signes / *zeichnerisch*). Ces mêmes remarques me semblent entièrement valables en ce

---

<sup>60</sup> L'exemple à "peine imaginaire" que Lévi-Strauss (1962:86-87) a utilisé comme illustration des problèmes liés aux modifications structurelles que peut induire la distance du temps dans le système des appellations claniques, donne une autre ligne argumentative contre l'étymologisme en tant que méthode exclusive d'investigation anthropologique.

qui concerne les savoirs paysans chez les *Fɔnnu* et les *Lokpanyima*. Elles montrent les limites des méthodes exclusivement fondées sur les interviews (comme le *biographical analysis* de Louk Box), les textes recueillis sans que ceux-ci soient confrontés aux décisions et pratiques quotidiennes des paysans.